STUDIES IN LANGUAGE

Editorial Board:
NOAM CHOMSKY — FERNAND VANDAMME
LILIANE TASMOWSKI — DOMINIQUE WILLEMS

DIACHRONIE ET VARIATION LINGUISTIQUE

dité par
Rika VAN DEYCK

Communication & Cognition

Avec l’appui financier de la Commission des Communautés Européennes

Met de steun van de Dienst voor Europese Onderwijsprojecten van de Universiteit Gent
OBSERVATIONS SUR LA VARIATION LINGUISTIQUE DES EXEMPLES DANS LA LANGUE CATALANE MÉDIÉVALE

Àngels Mañé i Bonet
Universitat de Barcelona

J'entends ici variation dans un sens très large, qui inclut le polymorphisme — manifestation de la variation —, la variation géographique et la variation diaphasique.

Pour étudier la langue médiévale, nous disposons seulement de textes écrits; dès lors, nous ne pouvons avoir une idée de la variation diastatique que d'une manière indirecte, au prix d'une investigation malaisée. Ce qui est logique, si nous réfléchissons au fait que l'accès à la langue écrite et à la lecture fut le privilège d'une certaine classe sociale jusqu'au XVe siècle.

Ce dont nous disposons, comme symbole de la variation inhérente à la langue et du changement en cours, c'est du polymorphisme. Ce polymorphisme est d'ailleurs habilement dans la langue médiévale.

On parle ici du polymorphisme dans le sens le plus général de pluralité des formes qui apparaissent dans les textes, sans référence à la distinction (faite par Allières (1954:70) qui considère uniquement comme polymorphisme la "coexistance, dans le langage d'un sujet parlant, de deux ou de plusieurs variantes phonétiques ou morphologiques d'un même mot, utilisées concurremment pour exprimer le même concept, le choix de l'une ou de l'autre apparaissent comme indépendant du conditionnement articulatoire (temps, etc.) ou d'une recherche quelconque d'expressivité".

De toute façon, il importe de préciser — dans la mesure du possible — si une forme apparemment polymorphe est utilisée en réalité comme exploitation de quelque nuance expressive.

En ce qui concerne la variation diaphasique, nous pouvons la suivre avec plus d'assurance, puisque nous connaissons généralement la provenance des textes. Néanmoins, nous devons avoir présent à l'esprit le fait que — bien que l'on ait
dit le contraire — la mobilité des hommes était considérable à l'époque médiévale; qu'un texte apparaîsse en un point déterminé ne nous assure pas que son auteur en fût originaire. Nous devons donc focaliser notre attention sur des textes dont l'auteur est connu, ou sur des textes qui reflètent l'oralité avec plus ou moins de fiabilité (car il y aura toujours l'intermédiaire qui écrit ce que quelqu'un d'autre dit); je me réfère par exemple aux déclarations des témoins dans les affaires judiciaires.

Il y a en outre l'inconvénient, déjà signalé, de la difficulté à déterminer si certaines formes concrètes sont le reflet d'une variété diastopique ou bien seulement une alternance de systèmes en cours de changement.

D'autre part, la variation diastopique n'est pas absolument distincte de la variation diaphasique pulsque, dans certains types de textes au registre formulaire, et même dans des textes littéraires, il est plus difficile qu'apparaissent des caractéristiques dialectales précises. De toute façon, on ne peut presque jamais classer un texte concret à l'intérieur d'une variété unique. Nous défendons, dès lors, la non-univocité de la relation texte-variété (voir Coseriu [1992] et Wunderli [1992]): dans une production linguistique, les variétés apparaissent imbriquées de telle manière qu'il est difficile d'établir celle qui a un rôle déterminant — c'est-à-dire celle qui nous permet de définir le type de texte.

Variation et changement linguistique

Cedergren écrit: "On a établi que le changement linguistique et la variabilité ont une relation d'implication bien définie: tout changement opérant dans la structure de la langue représente la résolution d'une étape préalable de variabilité dans le système. D'où on déduit que l'étude de la variation linguistique est en relation étroite avec la linguistique historique; que l'analyse détaillée de changements en cours peut fournir des éléments d'explication pour résoudre des problèmes d'histoire linguistique."

Selon F. Gimeno (1983), "la variabilité synchronique — temporelle (apparente), géographique, sociale et fonctionnelle — est la traduction directe du changement linguistique en cours."

Les hypercorrections sont les plus sûres indices du fait qu'un changement linguistique est en cours. L'hypercorrection est un réflexe de type psychologique pour éviter l'erreur, et suppose une tension devant le prestige supérieur que revêt une forme par rapport aux autres. Les hypercorrections sont un indicateur de la conscience linguistique des individus et de la société du moment. Nous pouvons en déduire que:

- a) il existe une tendance à imposer socialement un modèle de langue (et l'on opte pour le "bon", c'est le résultat d'une pression sociale).
- b) les usagers, du moins certains d'entre eux, sont disposés à se soumettre à ce modèle au bénéfice de l'unité — bien que, peut-être, il ne s'agisse pas de l'unité pour elle-même, mais parce que l'unité linguistique permet à la langue d'être un instrument de transmission culturelle rendue cohérente.

Un changement linguistique est donc le résultat final d'un conflit entre deux formes: le processus de substitution de l'une par l'autre est soumis à des lois de comportement social.

Extension du changement linguistique

Il me paraît intéressant d'établir un parallélisme entre, d'une part, la façon dont se produit l'extension du changement dans la société — il s'agit toujours d'un processus graduel, tant à l'intérieur de la langue, dans le lexique, qu'à l'extérieur, dans les diverses couches sociales et dans les diverses régions géographiques — et, d'autre part, la façon dont se produit le processus de standardisation:

1) D'abord se produit un processus de sélection.

Le choix qui démontre une hypercorrection n'est pas nécessairement celui qui se généralisera aussi. Car il est toujours le résultat d'une dynamique de tension dans laquelle une solution déterminée triomphe en raison des solutions adoptées dans d'autres éléments du système.

Coseriu (1992) définit la sélection comme un usage alterné de l'ancienne et de la nouvelle tradition, de manière telle que le changement est moins un changement que la sélection d'une des formes et l'exclusion des autres.

2) Postérieurement, un processus de généralisation.


La généralisation intensive se produit chez tous les locuteurs du groupe, la généralisation extensive (ou régularité) apparaît dans tous les mots qui contiennent le phonème affecté ou dans toute la classe paradigmatique.
Pour ce qui se rapporte au standard, le concept de généralisation extensive est seul pertinent.

On peut dire que le changement linguistique s'est généralisé quand les locuteurs usent spontanément des formes sélectionnées, toujours moins en alternance avec les formes anciennes, de même qu'un standard se généralise lorsqu'il est admis et utilisé sans discussion d'aucune sorte de la part des usagers d'une langue.


Quelques questions sur la langue standard

Selon Jespersen (1969 : 60), on observe dans la vie de la langue deux tendances contradictoires, l'une tend à la dispersion, l'autre à la cohésion. Il semble que la tendance à la dispersion l'emporte, mais à certaines époques de l'Histoire, les forces unificatrices ont été plus fortes que les forces de dispersion.

La langue commune est souvent une langue de classe, c'est-à-dire des classes sociales qui tiennent le haut de la pyramide. Les facteurs qui ont contribué à créer et diffuser une langue commune sont divers et complexes, comme le sont la vie intellectuelle et la langue elle-même. Une seule affirmation en recouvre toute la complexité (Jespersen [1969] : 91): les langues communes sont socialement déterminées.

Selon Jespersen, toujours, les facteurs qui ont influencé historiquement l'évolution et la diffusion des langues communes sont:
1. Le degré d'éducation des usagers de ces langues: Ils auront une attitude d'autant plus ouverte à l'égard de la langue, ils seront d'autant plus capables d'imiter une autre manière de parler qu'ils seront plus éduqués.

2. Les villes constituent un autre facteur d'unification de la langue: y vivent des gens d'origines diverses qui apprennent et utilisent le modèle de prestige.

3. Les diverses forces qui produisent et conservent l'unité linguistique ont été particulièrement intenses dans la seconde moitié du XIXe et au dernier siècle. Outre l'importance des unifications politiques (en certains endroits, elles s'étaient déjà produites auparavant), il faut noter celle des relations qui s'établissaient grâce au développement des moyens de communication: transports, téléphone, radio, télévision... La tendance à la dispersion est contrariée par ces facteurs. Dans le même sens, je citerai Meillet (1920:263): "Quand la langue commune s'étend à l'excès, elle tend à se désagréger, mais il y a quelque chose qui freine cette dispersion: le pouvoir public, l'école, l'administration et, surtout, l'écriture."

Dans le cas de la langue catalane, ces facteurs doivent être considérés dans une perspective différente, étant donné les circonstances spécifiques d'un pays sans État (voir Aracil [1983]).

Revenons-en au parallélisme entre le processus d'extension du changement et celui du modèle de langue. Dans le processus de normativité actuels se pose très consciemment la question de sélection de la variété de base. Les choses ne durent pas se passer ainsi au moment de la naissance des langues modernes, puisque la sélection se faisait en fonction de circonstances politiques et sociales concrètes. Le processus de généralisation du modèle était beaucoup moins conscient qu'aujourd'hui. Néanmoins, le modèle diffusé agit comme un fixateur linguistique et comme témoin des tendances évolutives. Dans la situation actuelle, nous pouvons être sûrs que la non-généralisation d'un modèle de langue conditionne dans le sens de la dispersion la langue en question et favorise la substitution par le modèle d'une autre langue. Le problème des langues sans État n'est donc pas la diversité régionale des changements, mais la non-existence d'un modèle propre qui servirait de témoin du changement — et l'adoption à sa place du modèle de la langue officielle.

Une autre question est celle de la valeur qu'a pour les individus l'unification linguistique visible dans la constitution d'un modèle ou langue commune. Beaucoup de locuteurs s'engendrissent de conserver leur dialecte et font référence à lui, même quand ils s'expriment dans la langue commune. Cela dit, la valeur de la langue commune est généralement reconnue, et de manière très intense, et là où ce n'est pas le cas, les "espèces avancées" (selon la terminologie de Jespersen [1969]) perçoivent les inconvénients qui découlent de cette lacune, et ils ont souvent œuvré à la création d'une langue unifiée. Les écrivains, spécialement, sont attentifs à cette valeur par désir d'atteindre un plus vaste public de lecteurs.

L'écrivain désireux d'élargir son public est très sensible à la valeur de la langue commune. Dans le cas du catalan, au moment où aurait dû naître cette langue commune (à l'époque de la diffusion de l'imprimerie, etc.), le pragmatisme, en raison des circonstances politiques et culturelles, incitait probablement déjà à choisir comme langue commune le castillan, et cette situation est celle de l'époque dite de décadence.
La tension entre innovation et conservation est indispensable. Dans des langues non-normales — il n’y a pas de statut de langue nationale — le tension s’accroît parce que le standard ne pouvant se généraliser, on polémique systématiquement son sujet. De manière que la tension conservatrice n’arrive pas à articuler, n’a pas de points, et donc on essaie l’innovation comme moyen de généralisation : si x est plus facile, c’est-à-dire dans le cas du catalan, plus semblable à l’espagnol, il s’étendrait d’avantage. Or ce raisonnement est faux, car sa généralisation ne se produit pas, de sorte que les diverses directions du changement se rencontrent sans ligne de tension et se désagrègent.

Situation en catalan médiéval

Si ce n’est à travers l’écrit, nous ne pouvons rien connaître de la langue ancienne. Nous ne pouvons entrevoir la langue orale qu’à travers les graphies. Le changement linguistique en cours se manifeste par la polygraphie et par l’hypercritique. Nous nous rendons compte du prestige d’une prononciation ou d’une solution déterminées grâce à l’hypercritique.

Très intéressante est la continuité en catalan moderne de certain polymorphismes déjà existants en catalan médiéval. Ce trait n’est pas séparable de la situation concrète de notre langue en ce qui concerne le processus de standardisation : si, à l’époque moderne, les tendances à la dispersion semblent s’accroître, il n’est pas étonnant que, à présent encore, devant la faible capacité de cohésion du standard général, nous rencontrions une diversité de solutions. Cela dit, pourquoi le maintien des plus anciennes d’entre elles ? Ceci est à mettre en rapport avec le conservatisme de la langue.

a) L’évolution relativement peu importante du catalan, de l’époque médiévale jusqu’à nos jours, trouve une justification dans l’affirmation de Coseriu (1978:118) : “Dans le domaine culturel, on sait que l’hétérogénéité (régionale ou sociale) du savoir linguistique, dans les limites de la même langue historique et la fragilité du même savoir aux époques de décadence culturelle ou dans des groupes sociaux de faible culture sont des facteurs favorables au changement (...) Inversement, l’hétérogénéité et la complexité du savoir linguistique et, en général, l’adhésion d’une communauté d’usagers à sa propre tradition linguistique sont des facteurs de relative stabilité, c’est-à-dire de résistance au changement.”

Dans le même commentaire, Coseriu nous confirme que sont linguistiquement conservatrices les communautés pour lesquelles la langue est l’unique — ou quasi unique — bien culturel. En effet, pour de telles communautés, la défense de la tradition linguistique coïncide avec la défense de leur propre individualité. Selon Coseriu, c’est le cas de petites communautés linguistiques culturellement assimilées “par d’autres communautés de culture supérieure.” Je pense qu’à moitié qu’il serait préférable d’utiliser l’expression “plus puissante” plutôt que le concept de “culture supérieure.”

Très suggestive aussi est l’opinion que l’on peut vérifier — et le cas de la langue catalane la confirme — selon laquelle les sites “les plus exposés à la communication”, au lieu d’être innovatrices (selon la norme néolinguistique bien connue), sont conservatrices lorsqu’elles se trouvent en contact avec d’autres langues.

b) En catalan ancien, on observe une grande unité (en dépit de la variété que nous commentons) dans les documents de registre formulaire. Dans les autres types de documents se reflètent des caractéristiques dialectales, comme nous lisons le voir, mais toujours à l’intérieur d’une gamme de solutions plus ou moins unitaires.

c) Nous ne pouvions, en aucune manière, ignorer l’interconnexion entre écrit et parlé. Non seulement la langue parlée finit par se refléter dans l’écrit (elle représente la tradition historique : les changements s‘observent dans les règles et, très généralement, si n’a pas précédé la solution prestigieuse, les changements dans l’oral sont ceux qui triomphent). L’écrit influence aussi l’oral : la tension dont je viens de parler (pp.106-107) est indispensable pour que se produise une continue action et actualisation du standard. Des habitudes de lecture déterminées, et les genres ouvragé s’adressant au plus grand nombre d’auditeurs (prédication, théâtre) ont pu faire changer la phonétique populaire : récapitulation du type digne (dennar, rector (redt) — songes à l’hypercritique rectoricat chez Llull comme dérivé de sotricia.

d) Dans les variétés diatopiques, distractrices ou diaphasiques actuelles, nous observons des solutions qui ont existé dans le passé. Je citerai seulement comme preuves ponctuelles les exemples suivants : les formes verbales cat, jea, dia, crea, vea, ria..., si fréquentes en catalan médiéval et qui, aujourd’hui, se conservent seulement dans les dialectes des régions de Tortosa et de Valence. Ou, dans le domaine lexical, abellir (variété dite espagnole Valence, Tortosa); et aussi dans le registre littéraire. Cloure est presque uniquement littéraire.
Deux exemples de polymorphisme en catalan médiéval. Relation avec les solutions actuelles: l’article et les démonstratifs

Nous partons de six textes fondamentaux:

- LL: Llibre de Amic e Amat (XIIIe-XIVe s.)
- CT: Costums de Tortosa (1272)
- R: Regimient de preservació de pestilència de Jacme d’Agramont (1358)
- CR: Livres majorquins de la Cort Reial (XIVe s.)
- OE: Ordinacions d’Empèries (XVe-XVe s.), éd. de Rascio
- SVF: Sant Vicent Ferrer: Sermons (XVe s.)

L’article

Dans les textes que nous avons observés, et qui datent du XIIIe au XVe siècles, apparaît toujours le même système de l’article, qui précède de ILLE. Les formes précédant de IPSE apparaissent seulement dans les livres majorquins de la Cort Reial, et plus précisément dans les parties où sont transcrits les paroles des témoins (per qü és mesos es buus s.1 corral).

Les premières attestations graphiques de el sont du début du XIIIe siècle (dans une lettre de l’évêque de Tarragone — voir Russell-Gebbet — et dans un fragment de la chronique de Bernat Desclot). Cette forme apparaît aussi dans les Costums de Tortosa, le premier texte juridique écrit originellement en langue catalane. Dans tous ces cas, la forme el se rencontre toujours après une voyelle et il se pourrait donc qu’il s’agisse de la nécessité graphique de ne pas laisser seule une consonne, bien que — dans les contextes en question — il se pourrait que cette dernière soit ajoutée seulement graphiquement avec la voyelle précédente, comme c’était l’usage dans les textes de l’époque (“lo senyor o l’èjie”; “oltra el mamant”; “lo veguer o el saïg...”; “e els jueus o los sarrayns”, “si los catius o els servus”).

Dans le reste des textes analysés, el n’apparaît pas (voir le tableau ci-joint), mais bien les formes réduites i, in. Il n’y a que quelques cas dans CR et OE, mais très peu fréquents (i.e.; a els).

Quant au féminin, il faut observer que dans CT on n’élève pas la voyelle devant les substantifs commençant par i, u, atones ou toniques (phénomène que l’on rencontre encore aujourd’hui dans la variété dialectale de Tortosa). Devant un e, parfois elle s’élève, parfois elle ne le fait pas.

Le féminin ne s’élève pas davantage devant voyelle dans CR en de multiples occasions (i, u atones et e, a), (per la ora; e la amiga), il ne le fait jamais dans OE (la oyse; la ora).

Démonstratifs personnels, neutres et locatifs

En ce qui concerne les démonstratifs personnels, en général les deux formes est(e) - aquest apparaissent de manière alternée. En échange, les trois degrés de démonstration n’apparaissent pas toujours: Dans CT et dans OE, le second n’apparait pas.

Pour ce qui est du neutre, la forme aixo ne se trouve ni dans CT, ni chez SVF. Et dans CR açó et aixo sont synonymes.

La grammaire normative maintient les trois termes locatifs et aussi les trois démonstratifs personnels (lieu du "mol", du "toi", du "lui"). Mais, par contre, dans les démonstratifs neutres, elle admet la confusion entre açó et aixo, et elle donne à ce dernier les deux valeurs. La grammaire normative souligne le caractère obligatoire des trois termes, spécialement dans le langage épistolaire et téléphonique, où la confusion pourrait naître du fait que chaque usager se trouve en un lieu distinct.

Les témoignages anciens et la situation actuelle nous permettent de formuler l’hypothèse que la forme aixo serait analogique sur elx(e), et que probablement la différence graduelle s’établit ultérieurement (seul l’espagnol, parmi les langues romanes qui entourent le catalan, possède cette gradation).

Dans le cas du locatif, le valencien maintient les trois termes (acull, alló), mais a changé aquí — second terme de la langue classique — en ahi (en catalan du nord, après la confusion aíl/áqui, et en espagnol, aquí est le terme de proximité du mol, et pour cela le valencien a remplacé aquí par le castillanisme ahi. Voir Colomina [1985]:181).

Réflexion sur les exemples de polymorphisme dont nous venons de parler

1. Pour ce qui se rapporte à l’article, l’attribution se produit. Dans quelques variétés se maintient la forme ancienne — la procédure de IPSE — (combinée dans le nouveau système avec la forme moderne pour quelques emplois particuliers), mais le système procédant de ILLE se généralise dans les textes. Les
causes de cette sélection sont difficiles à déterminer. Cela dit, nous savons que les deux systèmes existaient autrefois, et en outre les langues voisines présentaient prioritairement celui qui dérive de ILLE.

2. Il est intéressant de souligner comment nos deux exemples (article et démonstratif) témoignent de deux dynamiques distinctes de l'écrit à l'oral, dans le cas de l'article ; et fort probablement de l'oral à l'écrit, dans le cas des démonstratifs.

Peut-être est-il possible de toucher du doigt un phénomène susceptible d'avoir favorisé la sélection vers ILLE : la coïncidence de l'article féminin sa avec la forme du possessif atone féminin. Mais cette considération est simplement un essai d'explication du phénomène, non sa cause, puisque — dans la même langue — le dialecte majorquin accepte, lui, la forme en question pour les deux emplois, et accepte une possible confusion (erreur qui, en fait, ne se produit pas) :

<table>
<thead>
<tr>
<th>Possessifs</th>
<th>M</th>
<th>F</th>
<th>Articles</th>
<th>M</th>
<th>F</th>
<th>Prép.+M</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Sing.</td>
<td>son</td>
<td>sa</td>
<td>son</td>
<td>cs</td>
<td>sa</td>
<td>so</td>
</tr>
<tr>
<td>Plur.</td>
<td>son</td>
<td>ses</td>
<td>son</td>
<td>cs</td>
<td>ses</td>
<td>sos</td>
</tr>
</tbody>
</table>

3. Dans le cas des démonstratifs, nous voyons que la sélection se fait en faveur du système le plus simplifié. Des questions demeurent sans réponse : pourquoi un dialecte maintient-il le système à trois termes et un autre le simplifie-t-il en un système à deux termes ? Peut-il se faire que, dans une communauté, les besoins expressifs soient différents de ceux d'une autre communauté ? Peut-il que se perde, fait-ce dans une aire d'usage déterminé, l'intérêt pour la distinction — immédiate ou proxi- dité de l'émetteur par rapport à la chose signalée — ?

Il semble que le fait qu'existait un système distinct dans des variantes de la même langue, joint à la pression du système de la langue voisine, conduisit les usagers de la variété valencienne à remplacer aqui (second terme de la gradation) par all, peut-être parce que aqui, tant dans la variété dialectale du nord qu'en espagnol, sont les formes qui se sont maintenues pour le premier terme (qui inclut aussi le second).

Observons encore que l'emploi de l'article dérivé de IPSÉ est un exemple de la difficulté qu'il y a à faire des affirmations sur la variété à travers la langue écrite : cet article a perdu jusqu'à aujourd'hui dans la zone côtière depuis Blanes jusqu'à Begur, et aussi dans les Baléares. Par contre, il disparut des textes (sauf dans des cas particuliers, déjà commentés, où les textes reflètent le langage oral) au XIIe siècle. Les toponymes nous confirment sa grande extension en catalan primitif.
1) Pour la situation dialectale actuelle, voyez Veny [1982].

Bibliographie

ALLIÈRES, J., "Un exemple de polymorphisme phonétique: le polymorphisme de l'ís imposif en gascon garonnais", Vie Domitila, 13ème année, fasc. 4, 70-103.


Sources


CT = Costums de Toriosa (1272). Édition et étude de J. MASSIP avec la collaboration de C. DUARTE / A. MASSIP (sous presse).

D = Crònica de Bernat Desclot. ENC, Barcelo, 1949-51.


